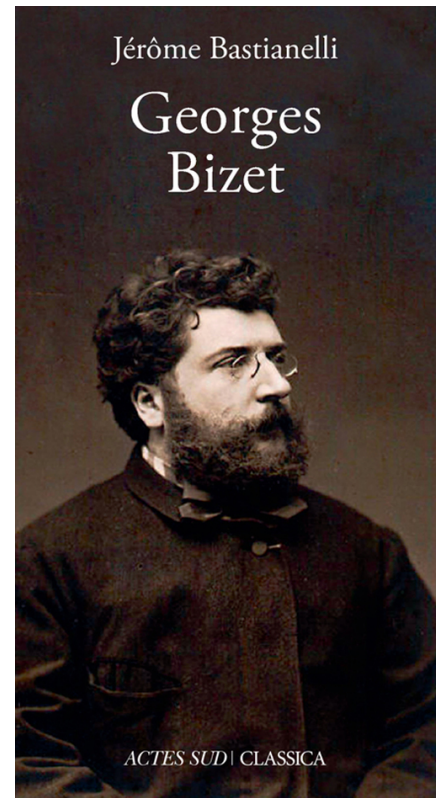


Livres, compte rendu critique. Jérôme Bastianelli. Georges Bizet (Actes Sud)

Livres, compte rendu critique. Jérôme Bastianelli. Georges Bizet (Actes Sud). On pensait tout connaître de la vie et de l'œuvre de **Georges Bizet** (1838-1875 ; mort à 37 ans), l'auteur de l'inusable opéra Carmen (créé en mars 1875) qui lui valut bien des déboires et surtout une dépression, prolongeant l'échec d'à peu près tous ses ouvrages lyriques portés à la scène, au cours de sa courte vie : Bizet ne devait pas se remettre de la déception du peu d'intérêt pour sa Carmen, et il meurt quelques mois après la création, en juin 1875. Le texte d'un style fluide et très documenté éclaire les épisodes d'une existence besogneuse marquée essentiellement par l'absence de vrai succès musical. Un comble pour celui qui est aujourd'hui unanimement célébré et joué partout sur la planète pour Carmen. Bizet se dévoile ainsi en pianiste virtuose qui rechignant une carrière de concertiste, préfère l'enfer de la pédagogie à quelques élèves privés ; le musicien admire au delà de tout, Bach et Mozart. Son maître ne fut pas Halévy (avec lequel il étudia un temps la composition) mais Charles Gounod dont il suit à la trace chaque création, dont il connaît chaque note et chaque séquence instrumentale... Désireux de se faire un nom sur la scène lyrique, Bizet ose vainement l'Opéra, puis se tourne vers le Théâtre Lyrique et l'Opéra comique : nombre de partitions sont proposées Ivan IV, et même un chef d'oeuvre détruit, La coupe... d'autres, les Pêcheurs de perles ou La



Jolie fille de Perth, à peine remarqués par un public boudeur et versatile. Sa Symphonie en ut (jaillissement de son jeune génie, composée en 1855) montre le cas d'un jeune prodige qui dépasse toutes les tentatives symphoniques à son époque ! Et dire que la partition n' a été découverte et créée qu'au XXème siècle (1935).

Le tempérament Bizet

Pourtant Bizet, Prix de Rome (en 1857) fut un orchestrateur de génie, dont la sensibilité reste exceptionnelle à son époque. Nietzsche, dans le conflit qui l'oppose à Wagner en fera son champion : soulignant la lumière du premier contre les brumes coupables du second. A travers cette récupération esthétique, on voit bien que le cas Bizet résiste à toute réduction et à tout étiquetage : non l'auteur de Carmen ne se réduit pas à ce seul opéra qui clôt une vie difficile et frustrante. De pages en page, à travers les quatre chapitres (« *Orchestre, Piano, Théâtre, Destinées* »), la présentation des oeuvres et leur analyse première dévoilent enfin un tempérament raffiné, qui porte en lui, les promesses de la tradition française, portée vers la transparence, le raffinement instrumental, la couleur et la construction dramatique. Même Berlioz loua le génie du jeune Bizet (lequel assure la partie de piano lors des répétitions pour la création de L'enfance du Christ). Le portrait affirme une invention puissante, dopée à l'échec, désireuse de dépassement, et porteuse d'accomplissement. Il n'y a pas comme il est indiqué au verso du livre et de façon surprenante et incorrecte, ce « *compositeur lyrique indécis* ». Toute sa vie, Bizet fut inspiré par le feu sacré, malgré sa bonhomie naturelle et son naturel aimable : sans cette autodétermination qu'exprime bien le texte dans sa globalité, l'auteur de Carmen n'aurait jamais pu accoucher d'un tel chef d'oeuvre en mars 1875.

[Livres, compte rendu critique. Jérôme Bastianelli. Georges Bizet \(Actes Sud, collection Classica\).](#) Parution : septembres

2015. 176 pages. ISBN 978-2-330-05306-2. Prix indicatif : 17,80€.

Concert d'orgue à Belfort. Lully, musicien du Roi-Soleil

Belfort.Orgue et opéra. Lully, musicien du Roi-Soleil, le 18 septembre 2015, 20h30. Jean-Charles Ablitzer, orgue. Françoise Masset, soprano. Sous l'instigation du cardinal Mazarin, première autorité politique de France, l'opéra italien arrive en France vers 1645. La découverte de ce genre nouveau dans le paysage musical français bouleverse l'écriture pour orgue. La stricte polyphonie cède le pas aux récits, aux dialogues, aux trios et les instruments se dotent systématiquement de deux ou trois claviers permettant les contrastes et la mise en avant d'une ligne mélodique imitant souvent la voix ou l'orchestre. L'orgue s'empare d'une théâtralité nouvelle, osant exprimer le chant des passions humaines à l'image des auteurs italiens alors en vogue, portés par le goût du Cardinal mélomane, Rossi, Marrazzoli, Cavalli... D'ailleurs, les célébrations du mariage du jeune dauphin Louis, futur Louis XIV, sont commémorées avec le concours des Italiens à Paris et par la création d'un nouvel opéra de Cavalli (Ercole Amante) et la reprise d'un ancien (Serse)...





La commémoration du tricentenaire de la mort de Louis XIV – décédé le 1er septembre 1715, après 72 ans de règne-, est l'occasion de s'inspirer de la démarche des organistes du Grand Siècle en présentant au public un choix d'œuvres du plus grand inventeur d'opéra à la française, Jean-Baptiste Lully. De fait, l'écriture du surintendant de la musique s'adapte parfaitement au clavier. Pour ce concert, l'orgue soliste alterne avec une sélection des plus beaux airs des tragédies mises en musique par Lully, mettant ainsi en avant la justesse poétique et le souffle universel de son œuvre. Jusqu'en 1673 (création de la première tragédie en musique de Lully : Cadmus et Hermione), et à travers les nombreuses comédies-ballets inventées par Molière et Lully, Louis XIV qui règne en 1661, façonne et perfectionne son goût musical à la source des Italiens... Le balladin, danseur et compositeur Lulli, florentin de naissance, indique clairement la domination de l'Italie dans le domaine des arts... jusqu'à l'essor du style versaillais à partir du début des années 1670.

Lully, le musicien du Roi-Soleil
Airs et transcriptions

Journée européenne du patrimoine
Tricentenaire de la mort de Louis XIV

Vendredi 18 septembre, 20 h 30
Cathédrale Saint-Christophe de Belfort

Jean-Charles Ablitzer, orgue historique
(Waltrin / Callinet : Schwenkedel)

Françoise Masset, dessus
Josep Cabré, basse-taille

Réservation conseillée 03 84 49 33 46 /
festival@musetmemoire.com

Réservation conseillée
12 €, 10 € (adhérents Musique et Mémoire et Amis de l'Orgue et

de la Musique de Belfort) et 5 € (réduit)

Concert proposé par les Amis de l'Orgue et de la Musique de Belfort et Musique et Mémoire avec le soutien spécifique de l'Etat (FNADT) dans le cadre de la Convention interrégionale du Massif des Vosges 2015-2020 et de la Ville de Belfort.

Conférence à 17 h, salle d'honneur de l'Hôtel de Ville de Belfort

Conférence par le docteur Jean Valla « La santé de Louis XIV vue par un médecin du 21ème siècle ». Entrée libre, dans la limite des places disponibles.

CD, coffret événement. Jean Martinon : the late years : 1968 – 1975. Roussel, Dukas, Lalo, Berlioz, Falla, Poulenc, Ibert, Honegger, Schumann, Tchaïkovski, Brahms... 14 cd. CLIC de classiquenews de septembre 2015

CD, coffret événement. Jean Martinon : the late years : 1968 – 1975. Roussel, Dukas, Lalo, Berlioz, Falla, Poulenc, Ibert, Honegger, Schumann, Tchaïkovski, Brahms... 14 cd. CLIC de classiquenews de septembre 2015. Erato édite les archives légendaires contenant le testament artistique du chef Jean Martinon (1910-1976), baguette



génialement détaillée et d'une transparence idéale qui a fait vibrer et palpiter comme peu avant lui, les joyaux du symphonisme français, ceux signés Albert Roussel en particulier (le chef qui était aussi compositeur a étudié la composition avec Roussel justement, d'où sa profonde admiration / connaissance de l'écriture rousselienne). Directeur musical du National de France de 1969 à 1973, Martinon enregistre plusieurs sommets orchestraux qui aujourd'hui révèlent l'acuité incandescente de son geste... D'ailleurs les 3 premiers cd abordent ballets et Symphonies de Roussel, transfigurés par une direction exemplaire en tout point. Un accomplissement rare qui demeure une réalisation mythique (et qui fait donc l'attrait particulier du coffret ERATO 2015).

**A la tête de l'Ortf, le chef français réalise un cycle
d'enregistrements miraculeux**

**Roussel, Dukas, Lalo,
Berlioz...**

Jean Martinon, habité par la grâce



La direction de Martinon profite de son activité de compositeur (comme un Boulez aussi) : trépidation rythmique, puissance émotionnelle, souffle épique, d'une précision analytique et surtout d'une intensité

poétique qui porte l'ivresse et l'extase d'Ariane dans les bras du Bacchus danseur (6), véritable agent de la transe et de la métamorphose qui conduit l'amoureuse abandonnée par Thésée à sublimer son destin, de tragique, bientôt miraculeusement sauvée. L'élève de Munch, à qui l'Orchestre de Chicago propose la succession de Reiner, apporte à Paris (il était aussi violoniste), sa grande sensibilité et son expérience affûtée des partitions.

Le réveil d'Ariane est un morceau d'anthologie de toute la littérature symphonique française, porté par un Roussel au sommet de sa sensibilité. L'activité de l'orchestre, le détail instrumental, le geste millimétré et riche de mille nuances du chef français accréditent à très haute valeur de ce coffret dans sa globalité : jamais la matière orchestrale ciselée avec autant de raffinement et de subtilité dramatique n'aura à ce point exprimer l'incandescente progression de l'action : transformation de l'endormie en nouvelle âme régénérée grâce à la magie de l'amour et d'une rencontre imprévue. Le 10 tire des larmes : baiser des deux amants ressuscités où le chant de l'orchestre atteint un sommet d'extase langoureuse où règne surtout le geste filigrané d'un maître maestro. Ne serait-ce que pour **son legs Roussel**, sublimé par une connaissance miraculeuse, le coffret mérite le meilleur accueil : un corpus à écouter d'urgence par tous les mélomanes. A la tête de l'orchestre national de l'ORTF, en 1969 (*Bacchus et Ariane*, Suites 1 et 2 enchaînées) puis en 1971 pour *Le Festin de l'Araignée* (autre splendeur absolue et de surcroît lecture du ballet intégrale), Jean Martinon se montre d'une prodigieuse activité, dramatique et poétique d'une grâce irrésistible. L'ivresse et l'analyse opèrent une même alchimie superlative pour les *Symphonies 2 opus 23* et *n°3 opus 42* avec le même orchestre en 1969 et 1970 (cd2). Quand le cd3, offre le trop rare mais exceptionnel ballet *Aeneas* opus 54 sur le livret de

Joseph Weterings, 13 épisodes d'une maturité poétique identique, (même orchestre piloté en décembre 1969 avec chœur) : caresse éperdue des violoncelles, chambrisme scintillant des bois et des cuivres... Martinon produit une leçon de direction habitée, filigranée là encore où le chant naturel des instruments exprime au plus juste le dévoilement des sentiments secrets, l'activité de la psyché qui tire les ficelles du destin d'Enée et de Didon.



Autre révélation et sommet de l'interprétation des années 1968 : la Symphonie en ré de Franck (avec la national de l'Ortft toujours) dont Martinon dès le début (lento) faire resplendir une sonorité lugubre et cosmique, pleine de mystère et de souffle épique, où passe le grand frisson wagnérien : voilà ce fameux wagnérisme réassimilé spécifiquement par Franck et qui le diffuse avec cette élégance et cette pudeur tragique à la fin du XIX^e en France ([la Symphonie en ré de César Franck est créée en 1889](#)). A Martinon qui fut aussi un grand Malhérien (comme Bernstein à la suite de Walter), revient le mérite de nous faire entendre la gravité fantastique d'une partition dont il rétablit les justes proportions, et comme la vibration souterraine de sa géographie tectonique, les dimensions chthoniennes, enfouies enfin révélées, à la fois colossales et intimes, d'une spiritualité qui se révèle dans le second mouvement (*allegretto*, à la fois andante et scherzo : fusion géniale) : à travers des tempos ralentis, étirés mais suspendus et profonds... quelle compréhension supérieure, quel chatolement orchestral. La baguette est acérée et vive, et tout autant brumeuse et énigmatique. Du très grand art. Même accomplissement pour **la Symphonie en ut de Paul Dukas**, autre éblouissement sonore, profond et subtilement énoncé (1972). Créé en 1897, Dukas prolonge les expériences dans le domaine

de Saint-Saëns, Lalo, D'Indy, Franck, Chausson... C'est donc la lecture d'un jalon récapitulatif et comme synthétique de toute la tradition symphonique romantique française que réussit Martinon. Le maestro parvient malgré l'ampleur parfois colossal de l'effectif et de la matière sonore, à préserver toujours clarté, transparence, jouant sur le voile irrémédiablement dépressif des cordes. **La révélation vient aussi de l'ouverture Polyeucte** que sa perfection structurelle et son souffle dramatique oriente vers la forme d'un poème symphonique de près de 16mn. Élégantissime et profond, Martinon fait surgir à travers les influences du jeune Dukas (26 ans), celles de Wagner et de Franck, un tempérament hors du commun pour le dramatisé vénéneux, empoisonné par les brumes inquiétantes, plongeant dans une psyché tourmentée et profondément tragique. L'éclat mordoré noir voire solennel de Dukas d'un caractère méditatif (l'harmonie des bassons doublée par le cor anglais) étend ses formidables vertiges suspendus repris aux cordes et aux cuivres. Le geste fluide, aux résonances vénéneuse affirme l'affinité manifeste du chef avec les derniers romantiques hexagonaux, prodigieux auteurs à l'époque de Wagner et de Franck. Polyeucte dévoré intérieurement entre son amour pour Pauline et sa foi de chrétien responsable, a tout du héros embrasé cornélien. Crispations ultimes, déchirements et déflagration du destin contraire, laissent enfin dans la dernière partie, le flux impétueux suspendu, rédempteur de la harpe, à l'image de la Symphonie en ré de Franck (1889, modèle absolu). La partition créée en 1892 est un chef d'oeuvre méconnu que Martinon avait déjà compris comme personne.

L'acuité du symphonisme romantique et postromantique de Martinon trouve ici d'autres jalons incontournables : *La Péri* du même Dukas (1971), *La tragédie de Salomé* de Schmitt opus 50 (1972), une saisissante *Fantastique* de Berlioz suivie de son volet complémentaire et nécessaire *Lélio ou le retour à la vie*

(1972 et 1973), la *Symphonie espagnole* de Lalo opus 21 avec l'excellent Oistrakh (avec le Philharmonia Orchestra, Londres 1954). Autre must absolu. Les bénéfices du coffret sont inestimables. Mais il y aurait tant d'autres splendeurs à souligner dans ce coffret majeur : le *Poème* de Chausson avec Perlman (1970), la *Symphonie avec orgue* de Saint-Saëns (Marie-Claire Alain, 1970, comme celle de Franck d'un souffle hallucinant), *Cydalise* de Pierné de 1970, et *Pacific 231* d'Honegger (1971), *Les Escales* d'Ibert (1974), la *Symphonie n°4* de Schumann (avec l'orchestre mondial des jeunesses musicales, 1975), le ballet intégral *El sombrero de tres picos* de Falla (live de 1972)...



Voilà un nouveau coffret qui complète heureusement le coffret précédent édité par Sony classical dédié à l'œuvre de [Martinon à la tête du Chicago Symphony Orchestra \(10 cd RCA, entre 1964 et 1969\)](#) soit juste avant les accomplissement Roussel avec l'Ortf. C'est peu dire que Martinon réalise à Chicago un travail éblouissant que son successeur Solti saura cultiver et faire fructifier... De l'un à l'autre, s'affirme une même direction ciselée, d'une profondeur et d'une subtilité qui laissent sans voix. Jean Martinon est bien un immense chef français à redécouvrir d'urgence.



CD, coffret événement. Jean Martinon : the late years : 1968 – 1975. Roussel, Dukas, Lalo, Berlioz, Falla, Poulenc, Ibert, Honegger, Schumann, Tchaikovski, Brahms... 14 cd. Collection ICON. CLIC de classiquenews de septembre 2015

CD, compte rendu critique. CPE BACH: Trios, sinfonie, sonata (Lucile Boulanger, Arnaud de Pasquale 1 cd Alpha, décembre 2014)

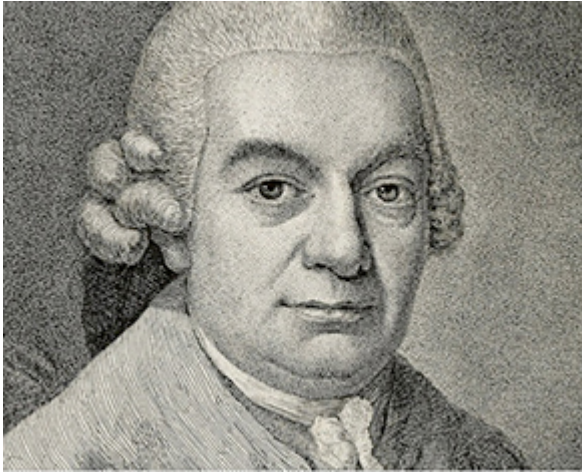
CD, compte rendu critique. CPE BACH: Trios, sinfonie, sonata (Lucile Boulanger, Arnaud de Pasquale 1 cd Alpha, décembre 2014). En jouant en un même récital Graun, Hesse et l'inclassable Carl Philipp Emanuel Bach, on reste saisi par l'intelligence prodigieuse et la versatilité profuse du fils Bach vis à vis



de ses deux confrères à la Cour de Frédéric II de Prusse. Dire qu'au début des années 1740, CPE touchait un salaire 7 fois inférieur à celui de Quantz... on regrette le manque de discernement du monarque grand par la politique, petit par son goût musical... et on comprend que CPE ait choisit de quitter son royal patron pour diriger la vie musicale de Hambourg à la succession de Telemann en 1766. Un vrai poste d'importance taillé à la mesure de son génie musical .

La nervosité sensible, habile dans la réalisation des mille nuances dynamiques des trois mouvements absolument passionnants de la sinfonia wq 156 montre à quel point CPE se distingue de ses contemporains. Il a fait essentiellement de l'esthétique Empfindsamkeit (sensibilité) un terreau propice à de multiples expérimentations... Les titres des mouvements indiquent clairement la mesure de ce bouillonnement expérimental, vrai cadre de dépassement et ici d'accomplissement pour les deux interprètes visiblement complices et aussi également inspirés par la manière très vive

et nerveuse du fils Bach.



Du sanguin extériorisé, au trouble mélancolique, la palette émotionnelle de cette Sinfonia wq 156, même dans sa transcription pour deux musiciens, convainc absolument et par la maturité d'écriture du compositeur et grâce au jeu libre et sincère des deux instrumentistes qui en saisissent tous les enjeux

sentimentaux. Même jeu en troubles et contrastes contrôlés pour la Sonata wq 161/1 (autre perle jubilatoire du programme), vrai tremplin / réelle joute entre les deux tempéraments sanguin et dépressif, explicités / résolus dans une vive confrontation des deux instruments tour à tour complices, contradicteur ou miroir de l'autre. Dans cette arène libre et fantaisiste de 1749, CPE semble revendiquer enfin pour les deux instruments et surtout la viole, le statut d'instrument autonome quoique le pianoforte d'après un Silberman (mécanique lourde mais sonorité déjà préromantique) envisage un tout autre monde sonore et ce jeu dont CPE fut à Hambourg le virtuose le plus visité d'Europe. En cette année de commémoration, [après l'excellente proposition du chef claveciniste Bruno Procopio \(Sonates de Wurtemberg chez Paraty, février 2015, cd CLIC de classiquenews\)](#), l'univers chambriste et concertant proposé par le duo Boulanger / de Pasquale sait captiver en restituant sur des instruments éloquents et maîtrisés, l'art hautement sensible, subtilement sentimental de l'immense Carl Philipp Emanuel Bach.

CD, compte rendu critique. CPE BACH: Trios, sinfonie, sonata. Lucile Boulanger, viole de gamme. Arnaud de Pasquale (copies de Silberman et de Cristofori). 1 cd Alpha classics, Baroque. Réf. : Alpha 202, durée : 1h11mn, enregistrement réalisé à Bruxelles, en décembre 2014.

[LIRE aussi notre dossier portrait spécial Carl Philip Emanuel Bach](#), à l'occasion en 2014 du tricentenaire de sa naissance

OPERA chez vous : récital de la soprano ADELA ZAHARIA



OPERA CHEZ VOUS. RECITAL INEDIT de la soprano ADELA ZAHARIA, mars 2020... L'Opéra de Munich / Bayerische Staatsoper a filmé dans une salle vide un récital unique le 30 mars dernier, avant

le confinement et au moment de la fermeture des salles. Superbe initiative dans une qualité de silence et donc d'écoute... délectable. A noter à **48'**, l'intervention de la **soprano roumaine Adela Zaharia**, somptueuse et incandescente colorature, dotée d'une simplicité de style et une intelligence vocale exceptionnelle. Soliste au Deutsche Oper am Rhein de Düsseldorf, **Adela Zaharia** remportait le premier Prix operalia 2017 à 23 ans. Après une chauffe préalable (O mio Babbino caro), sa **Juliette (Gounod)** captive et son **Elvira des Puritani de Bellini** enivre par la dolcezza éthérée, la clarté, la précision virtuose du chant : sublime et vraie révélation. Avec Fabio Cerroni, piano. Si la jeune cantatrice travaille encore et encore, elle pourrait bien gravir des échelons prestigieux dans le genre de la mélodie française, du bel canto, du chant mozartien... Attention accessible **jusqu'au 15 avril 2020** seulement sur le site de l'Opéra de Munich / Bayerische Staatsoper...

VOIR LE RECITAL de Adela Zaharia
: <https://operlive.de/montagskonzert3/>



VOIR aussi en accès illimité sur le site de l'Opéra de Munich / Bayerische Staatsoper, l'air de *Lucia di Lammermoor* : « *Regnava bel Silenzio* » / avril 2020. Voix claire, soutien, justesse et sens des nuances sans omettre l'agilité et le legato, la jeune diva a tout pour séduire et convaincre voire émouvoir. Sa Lucia est déjà très construite

<https://www.youtube.com/watch?v=9xFVLp1Bhd8>

OPERALIA 2017

VOIR aussi son air de bel canto (Lucia di Lammermoor de Donizetti) salué par le Prix operalia 2017 / On s'étonne qu'aucun label discographique n'ait pas déjà remarqué la qualité de cette voix claire et lumineuse (même si parfois dans son air, la justesse ici parfois vacille, tract oblige...) / Elle chantera le rôle de [Lucia sur la scène de l'Opéra de Munich en mars 2021](#) :

<https://www.youtube.com/watch?v=ED7uFm-PA9U>

Watch the final round of the competition OPERALIA 2017 :
<http://bit.ly/PlacidoDomingoOperalia2017>

Operalia 2017

« E strano... Sempre libera » / La Traviata avec orchestre :

<https://www.youtube.com/watch?v=lsIf-xlrRDg>

La candeur et la brillance fragile du timbre saisissent immédiatement...

DUSSELDORF 2017 (Mozart, L'enlèvement au sérail / air de
Constanze):

https://www.youtube.com/watch?v=AWGr7Avc_zE

Donna Anna : « Crudele... Non mi dir »...

<https://www.youtube.com/watch?v=kix2V70bVYI>

(audio pur)

VOIR d'autres extraits lyriques sur la chaîne youtube de Adela Zaharia

<https://www.youtube.com/channel/UC5lxsi56W8wnWi60eY4tvyg>

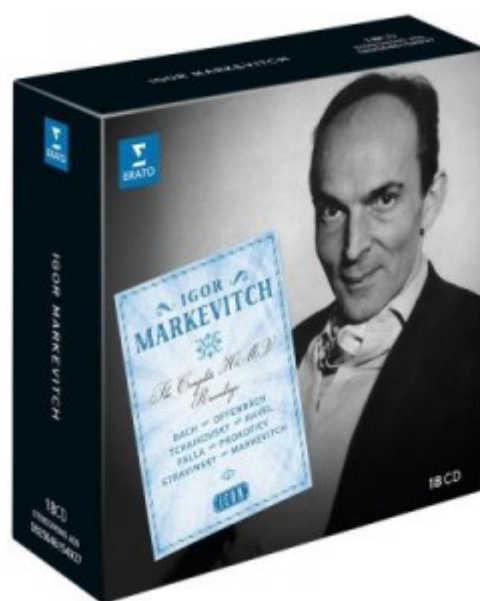
dont l'air d'Ophélie de l'HAMLET d'Ambroise Thomas

<https://www.youtube.com/watch?v=9W-sjqrnIQs>

(premier tour operalia 2017)

CD, coffret compte rendu critique. Igor Markevitch : the complete EMI recordings, 18 cd Erato

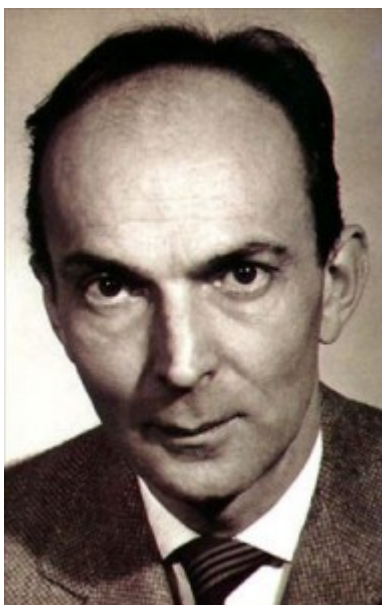
CD, coffret compte rendu critique. Igor Markevitch : the complete EMI recordings, 18 cd Erato. Igor Markevitch né en 1912, exact contemporain de Celibidache, fut d'abord un compositeur puis un chef d'orchestre. L'un des apports du coffret reste l'enregistrement par le chef lui-même de son ballet L'envol d'Icare, prise mono belge de



1938, d'une coupe affûtée, mordante, comme son visage aux arêtes vives et pénétrantes : un clair manifeste d'une froide précision quasi chirurgicale. D'origine russe, Markevitch est formé à Paris par Alfred Cortot et Nadia Boulanger. Passionné par la musique de son temps, il dirigea pour la première fois à l'âge de 18 ans et connut une carrière éblouissante qui conduisit le producteur d'Emi Walter Legge à lui proposer

d'enregistrer pour la firme britannique dès 1949. D'un scrupule acéré voire incisif (préfigurant ainsi un certain Solti), esthétiquement marqué par la tendance postmodernisme néoclassique plutôt réaliste, en rien lyrique et romantique, Markevitch travailleur acharné et grand connaisseur des partitions, affirme un style précis, plus rythmique qu'hédoniste, écartant tout pathos, d'une rare intensité expressive cependant. Sa clarté analytique excelle dans Stravinsky dont il fut le fier et irréfutable défenseur du Sacre (d'où pas moins de 2 versions ici, avec le Philharmonia orchestra en 1950 et 1959).

Chef surtout symphonique, Markevitch laisse néanmoins deux opéras en version intégral : une passionnante Vie pour le Tsar, l'opéra patriotique en quatre actes de Glinka (avec Lamoureux en 1957, réunissant une distribution quasi idéale : Boris Christoff, Teresa Stich-Randall, Nicolai Gedda...) et dans un tout autre registre, avec l'Orchestre Lamoureux toujours, La Périchole d'Offenbach, toute en verve en 1958 (avec Suzanne Lafaye dans le rôle titre).



Le coffret de 18 cd regroupe les enregistrements réalisés pour EMI entre 1949 et 1969 : soit 20 ans d'une carrière piloté avec une rigueur volcanique, un appétit musical mené tambour battant (il ne devait jamais rester plus de 2 ou 3 ans, sauf exception au même poste : mais sa direction pédagogique a laissé partout une trace mémorable). Ici, Markevitch conduit dans les années 1950, les orchestre français : « National de la Radiodiffusion française » (1954-1956), Lamoureux

(1957-1958), Orchestre de Paris (1969), surtout le Philharmonia Orchestra (1950-1959) en contrat exclusif avec Emi et Legge (curieux, audacieux, moderne, c'est à dire favorisant les créations et les œuvres du XX^e siècle, le goût

de Markevitch couvre ici les répertoires baroque, classique, romantique et du 20^e siècle (dont par exemple Prokofiev ou Britten). De nombreux inédits font de ce coffret un corpus de première importance, pour amateurs et connaisseurs : les ouvertures de Verdi (Londres, 1949-1951), Carnaval des Animaux de Saint-Saëns (Londres, 1954 avec Géza Anda et Béla Silki) ; Pierre et le loup de Prokofiev (1950), Young Person's Guide to the Orchestra (1954) de Britten ; Romeo et Juliette de Tchaikovsky (1954); une Nuit sur le mont chauve de Moussorgski (Paris, 1954) ; les Danses Polovtsiennes de Borodine (Paris, 1954) ; Concerto Grosso de Haendel (Orchestre Sainte Cécile de Rome, 1950); et aussi les Variations sur un thème de Haydn de Brahms (Londres, 1951)...

Son ascendance russe explique sa déférence pour les auteurs russes : Tchaikovsky, Moussorgski, Borodine, Glinka, mais aussi Prokofiev et Chostakovitch (Symphonie n°1, Paris 1955), sans omettre le plus vénéré, Stravinsky (les deux Sacres, Suite n°2, Divertimento, surtout Pulcinella, suite d'après Pergolesi (Paris, 1954)...) Parfois électrique, souvent expressive jusqu'à l'incandescence, la direction de Markevitch foudroie, captive par ses audaces, la précision du trait et la détermination stylistique. Legs inestimable.

CD, coffret compte rendu critique. Igor Markevitch : the complete EMI recordings, 18 cd Erato

**CD, compte rendu critique.
Joyce & Tony : Joyce**

DiDonato, mezzo-soprano et Antonio Pappano, piano (1 cd Erato 2014)

CD, compte rendu critique. Joyce & Tony : Joyce DiDonato, mezzo-soprano et Antonio Pappano, piano (1 cd Erato 2014). Erato nous lègue un superbe programme né de l'entente artistique entre une diva et un pianiste prêts à toutes les nuances... D'abord, la diva américaine s'impose en début de récital dans un long monologue, enrichi de traits pianistiques ciselés il est vrai



(tout l'art du Pappano complice se dévoile dès le début), qui redevable de l'esthétique raffinée des Lumières, met en avant son style de belcantiste affûtée... Haydn, admirablement défendu ici, se plaît à détailler chaque saillie intérieure de l'héroïne, son Ariane palpite continûment : du pardon à la rage, car ici malgré le désir d'oubli, l'abandonnée par Thésée, figure de l'amoureuse démunie et trahie, ne peut écarter la brûlure de l'abandon ni la morsure de la trahison. Un cœur blessé qui n'arrive pas à maîtriser sa haine irrépressible... La cantate de 1789, que Haydn prit soin encore de jouer lors de sa tournée à Londres, semble résumer toutes les passions du cœur humain.

Louons surtout les accents maîtrisés d'une râgeuse expressivité linguistique : toutes les nuances d'un cœur trahi s'y succèdent : invectivant, languissant, et bientôt murmurant au souvenir des effusions passées et perdues, enfin l'appel à la paix intérieure et surtout le poison de l'aigreur outragée qui en fin de cantate (presque 20mn quand même!), emporte la

fin de l'épisode. La longueur du souffle, la justesse contrôlée de l'émission, l'éclat des nuances vocales et l'articulation sont splendides.

La facétie des Rossini fait un heureux contraste: *Beltà crudele* (1821) en particulier fait surgir en filigrane, cet humour parodique propre au compositeur italien romantique. La riche palette expressive de la mezzo l'aborde avec un feu et une passion, d'autant mieux chauffés par la cantate de Haydn. La révélation vient des chants du soir (1908) du napolitain Santoliquido dont le style se rapproche par son expressivité linguistique des véristes italiens : surtout son inspiration mélodique si ardente et passionnée se révèle ... finement puccinnienne. A croire que le compositeur passe en revue en offrant leur profil le plus intense, chaque héroïne qu'a portraituree Puccini : Tosca, Mimi, Cio Cio San semblent paraître dans l'incarnation palpitante toujours proche du texte qu'en offre la diva du Kansas. La couleur tragique, filigranée par le ruban embrasé de Joyce, fait merveille dans la dernière mélodie parfois extatique souvent échevelée signée De Curtis (*Non ti scordar di me*), prière amoureuse radicale, dont la diva habitée laisse un témoignage halluciné, d'une ivresse enchantée.

C'est un prélude dramatique idéal pour la seconde partie du récital qui regroupe des songs du Nouveau Monde, si proche par leur jeu expressif des airs et mélodies d'opéras initialement abordés. La chanteuse y déploie une réelle habileté sensible, en diseuse autant qu'en actrice, et dans l'américain, fait étinceler comme dans l'italien, les mille nuances d'un cœur touché, ivre, parfois facétieux (Kern : *Life upon the wicked stage*) ou parodique : mais à travers les 14 chansons qui empruntent pour beaucoup à la fantaisie délirante de Broadway, c'est l'art de la tragédienne et de l'amoureuse enchantée, enivrée qui surgit et s'affirme d'épisode en séquence, vrais opéras en miniature. La DiDonato sait incarner et nuancer un personnage avec une vibration remarquable, y

compris dans sa variation brésilienne (Food for Thought de Villa-Lobos ; extrait de sa Magdalena de 1948)... 3 « encore »/bis confirment cette rage expressive subtilement contrôlée : chacun standard célébrissime, My funny Valentine de Rodgers et Hart de 1937, All the things you are d'Hammerstein de 1939 (et qui marqua les adieux de Kern à Broadway), I love a piano d'Irving Berlin (1915 : clin d'œil à peine voilé au pianiste en parfaite entente) sans omettre l'enchanteur Over the rainbow, l'éternelle prière écrite pour Le Magicien d'Oz de 1939. La sensibilité palpitante de la cantatrice régale son auditoire dans ce live londonien des 6 et 8 septembre 2014, où se dévoile une complicité rare avec le Pappano pianiste.

CD, compte rendu critique. Joyce & Tony : Live at Wigmore Hall. Joyce DiDonato, mezzo-soprano et Antonio Pappano, piano. Haydn, Rossini, Santoliquido. Foster, Kern, Berlin, Villa-Lobos, Rodgers, Nelson, Dougherty... Récital live enregistré au Wigmore Hall de Londres, les 6 et 8 septembre 2014. 2 cd Erato 0825646 107896.

Louis XIV en roi des arts

**Arte, aujourd'hui à 20h50.
Soirée Louis XIV. Le Roi Soleil
en roi des arts.**

On se souvient d'un livre très instructif où l'auteur Philippe Beaussant n'hésitait pas à baptiser Louis le Grand de « roi artiste » : il faut bien du discernement et un goût sûr pour savoir reconnaître les talents et les faire travailler sur des œuvres grandioses. En confisquant au surintendant Fouquet, les Lebrun, Le Vau, Le Nôtre, surtout Molière (moins La Fontaine qui osa défendre son ancien patron), Louis devenu le Roi Soleil en 1661, montra sa maturité politique et artistique : il fit de chacun d'eux, par gratifications et pensions généreuses, ses serviteurs les plus zélés. Le documentaire diffusé par Arte dévoile le portrait d'un souverain esthète qui s'il instrumentalisa et contrôla les arts – soumis à sa propre célébration-, les favorisa et les organisa comme personne. Sous son règne, naissent les académies de peinture, sculpture, architecture, sciences, surtout de la danse car Louis dès son adolescence maîtrise le maintien et sait danser, offrant en 1653, une fameuse incarnation du Soleil triomphant, axe du monde, véritable représentation du pouvoir royal réaffirmé après le chaos de la Fronde.



Tous les arts sous son règne sont inféodés aux directives de la « petite académie », cercle de sages décrétant la façon de représenter le roi... un ministère de la communication politique avant l'heure et dirigé par l'inflexible Colbert, serviteur le plus loyal dévoué à sa majesté.

On suit pas à pas les différents visages de Louis : l'adolescent danseur, l'amoureux transi (de Marie Mancini dans le premier Versailles des années 1660, avec point d'orgue de cet instant d'ivresse, les plaisirs de l'île enchantée dans

les jardins du premier Versailles en 1664), l'amateur de théâtre qui aime à rire des comédies satiriques de Molière, puis le souverain passionné par l'opéra dont Lully fait un spectacle total à partir de 1673. Enfin c'est Versailles le chantier du règne, devenu siège du gouvernement en 1683 : le théâtre du pouvoir ou l'opéra de sa majesté aux dimensions cyclopéennes.

Le film récapitule les passions de Louis XIV : la danse, l'opéra, l'architecture, ... on y relève les facettes multiples du Roi, toujours magnifié et héroïsé, en particulier au plafond de la galerie des glaces où Louis paraît en vainqueur, humiliant volontiers les armées rivales au delà du Rhin... une humiliation que les Allemands ou les Hollandais continuent d'éprouver et de condamner avec autorité. Le visiteur de la Galerie des glaces oublie souvent le sens des représentations peintes par Lebrun, commentées par Racine et Boileau (en français et non plus en latin!). Contestable, l'ambition du Roi a fait des arts sous son règne une formidable machine de propagande dont le raffinement a marqué l'esprit d'un règne et forgé un modèle pour toute l'Europe moderne. Après Louis XIV, toute représentation politique dans l'Ancien Monde comme dans le Nouveau, ne peut être que Versaillaise...

Programmation spéciale Louis XIV sur Arte

Samedi 29 et dimanche 30 août 2015

Samedi 29 août 2015

20.50 : LOUIS XIV, ROI DES ARTS

22.40 : Opération Lune, l'épave cachée du Roi-Soleil

Dimanche 30 août 2015

17.30 : le mobilier de Versailles, du roi soleil à la révolution

18.30 : Soirée baroque à la Philharmonie

20.30 : Un jardinier à Versailles

0.00 : la Nuit Louis XIV de William Christie

Tous les programmes sont aussi accessibles sur « ARTEconcert

Lire aussi notre [présentation du week end Louis XIV sur ARTE](#)

Ne pas manquer aussi Dimanche 30 août 2015, à minuit. Le concert « La Nuit Louis XIV de William Christie » convoque le Sermon sur la mort, de Bossuet : pour célébrer la mémoire du roi français le plus artiste donc, Denis Podalydès déclame et aussi sert de guide au public, invité le temps de cette nuit royale, à circuler dans le château du Souverain à Versailles, du



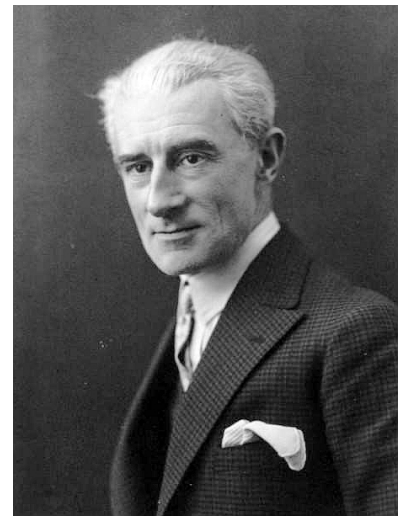
théâtre royal – construit sous Louis XV – à la chapelle, puis à la galerie des Glaces où Les Arts Florissants jouent un programme musical). William Christie dirige ainsi à la Chapelle le Te Deum de Marc-Antoine Charpentier, un compositeur que Louis goûta fort, même s'il n'eut aucune charge officielle à la Cour. C'est surtout la tragédie en musique Atys (1676), de Jean-Baptiste Lully, que Louis aima passionnément, aussi surnommé « L'opéra du roi » que William Christie aborde par extraits, lui qui en a assuré la recreation il y a trente ans. Fin du parcours dans la Galerie des Glaces, avec un divertissement royal... avant le départ du feu d'artifices déployé sous la voûte nocturne dans le parc...

Le programme La Nuit Louis XIV de William Christie est précédé à 20h30 sur Arte toujours, du documentaire un jardinier à Versailles : focus sur l'autre passion du Roi pour les jardins...

L'Heure Espagnole à Nantes et à Angers

[Angers Nantes Opéra. Ravel : L'Heure Espagnole, 9-23 septembre 2015.](#) Créée à l'Opéra-Comique en mai 1911, la comédie musicale imaginée par Ravel joue avec délices et subtilité des genres mêlés, à la fois chronique réaliste et féerie aux parfums allusivement espagnole (l'action se déroule à Tolède au XVIII^{ème}).

Épouse de l'horloger Torquemada, Concepcion s'ennuie ferme : elle compte les heures et ne peut guère solliciter le poète Gonzalve, apparemment épris mais qui repousse toujours toute effusion. C'est un séducteur impuissant qui la rend chèvre. Aussi quand paraît le beau muletier Ramiro, la jeune femme s'éprend aussitôt de lui... Le vaudeville un rien coquin et savoureux inspire à Ravel, une forme



inédite, musicalement extrêmement sophistiquée, à la mesure de son génie comme orchestrateur toujours audacieux, jamais en manque d'inspiration et d'expérimentation. Outre le raffinement de son langage musical, la justesse de sa prosodie (les récitatifs et dialogues sont d'une précision exceptionnelle), Ravel subjugué encore aujourd'hui par la modernité du sujet : il y est bien question du désir féminin. Concepcion aime les hommes et exprime son désir de façon manifeste sous couvert de l'anecdote et de la comédie. La liberté de ton, la franchise des situations, souvent très comiques (les hommes cachés dans les horloges à la barbe de Torquemada), tout cela réinvente la scène théâtrale à l'aube de la première guerre, et souligne l'originalité d'un Ravel décidément inclassable : son imaginaire lyrique relève déjà d'un impressionnisme surréaliste réceptif à l'activité de la psyché ici féminine : seule le personnage de Concepcion et

dans une moindre mesure, Ramiro grâce au regard que lui porte la jeune espagnole, ont vraiment de l'épaisseur. Il n'en fallait pas moins pour rebuter l'audience parisienne, jamais très ouverte à tant de nouveautés poétiques.



Angers Nantes Opéra. Ravel : L'heure espagnole, 9-23 septembre 2015. Pour l'ouverture de leur saison, Angers Nantes Opéra et l'Orchestre National des Pays de la Loire s'associent et présentent L'Heure espagnole, la « comédie musicale » de Maurice Ravel, en version de concert, avec pour interprètes, sous la direction de Pascal Rophé et aux côtés des musiciens de l'ONPL, la mezzo-soprano d'origine québécoise, Julie Boulianne, le baryton basse, Didier Henry et des solistes régulièrement invités par Angers Nantes Opéra : l'excellent baryton Thomas Dolié, les ténors Eric Huchet et Alexander

Sprague.

C'est la première production lyrique d'Angers Nantes Opéra dirigée par le chef Pascal Rophé, directeur musical de l'ONPL

Nantes, La Cité : les 9 et 11 septembre 2015

Angers, Centre de Congrès: les 22 et 23 septembre 2015

Couplées à L'Heure espagnole : la quatrième pièce des Miroirs de Ravel : Alborada del Gracioso (L'Aubade au bouffon) et la musique pour ballet de Manuel de Falla : Le Tricorne.

Maurice Ravel
L'Heure espagnole
version de concert

avec

Julie Boulianne, Concepción
Alexander Sprague, Gonzalve
Eric Huchet, Torquemada
Thomas Dolié, Ramiro
Didier Henry, Don Iñigo Gomez

Pascal Rophé, direction musicale
Orchestre National des Pays de la Loire



Compte rendu, festival. Lisbonne, Verão Clássico, juillet 2015, 1ère édition.

Compte rendu, festival.
Lisbonne, Verão Clássico,
juillet 2015, 1ère édition. Ex
élève du Conservatoire
Tchaikovsky de Moscou (et depuis
ses années d'apprentissage grand
amateur de musique russe), le
pianiste **Filipe Pinto-Ribeiro** a



fondé fin juillet 2015, un nouveau festival estival **Verão Clássico** (Été Classique), au rayonnement déjà international, grâce à la qualité des artistes-intervenants et aussi le principe de l'académie musicale qu'il porte désormais chaque été à Lisbonne. C'est un festival chambriste et surtout une expérience pédagogique forte qui favorise la transmission et la professionnalisation des jeunes instrumentistes venus apprendre et jouer à Lisbonne. Les salles modernes du **Centre Cultural de Belém** offre un lieu idéal pour les répétitions et le partage, ce au plus haut niveau.

Verão Clássico : premier été musical à Lisbonne

Filipe Pinto-Ribeiro réinvente la magie des masterclasses et des concerts de musique de chambre



Aux côtés du bouillonnant pianiste, pédagogue chevronné autant qu'interprète subtil, on a pu compter **des personnalités artistiques** soucieuses dès la première édition 2015 de défendre exigence et générosité, qu'il s'agisse de leur travail au sein des masterclasses ou comme interprètes enflammés, inspirés au moment des concerts publics : **Pavel Nersessian** (pianiste russe enseignant à l'Université de Boston), **Benjamin Schmid** (violoniste viennois enseignant au Mozarteum de Salzburg), **Gérard Caussé** (altiste français, professeur au CNSM de Paris et à l'École Supérieure Reina Sofia de Madrid), **Gary Hoffman** (violoncelliste américain natif de Vancouver, installé à Paris et professeur à la Chapelle Reine Elisabeth de Bruxelles), **Pascal Moraguès** (clarinettiste français, professeur au CNSM de Paris), **Abel Pereira** (corniste portugais, 1er Cor solo du National Symphony Orchestra de Washington D.C.).

Répondant à leurs conseils avisés, les jeunes étudiants de cette première académie musicale d'été à Lisbonne (pas moins

de **90 jeunes apprentis** ont déjà répondu présents en 2015) viennent des quatre coins de la planète, attestant la crédibilité et la notoriété de l'initiative : originaires du Portugal, Espagne, Angleterre, Japon, Allemagne, France, Autriche Hollande, Suisse, Italie, Colombie, Slovénie, Irlande Lituanie, République Tchèque, Norvège et jusqu'à la Russie, l'Iran et le Japon...



L'esprit d'équipe produit ici lors des concerts proposés en prolongement des masterclasses (ouvertes au public), plusieurs performances dans un esprit de famille, où loin des effets médiatiques des grands concerts avec têtes d'affiche, c'est essentiellement le travail en partage et la complicité apprise à Lisbonne qui permettent d'indiscutables accomplissements (en particulier le concert de clôture, le 1er août dernier). Dédié à Brahms, Schumann, Tchaikovsky, les maîtres offrent pour le public et pour leurs élèves de l'été, des leçons d'interprétation particulièrement captivantes. L'apport des masterclasses est aussi essentiel dans cette expérience qui place public et jeunes musiciens au cœur de la fabrique musicale : Filipe Pinto-Ribeiro transmet l'importance de la fluidité du poignet, le souci des dynamiques d'une note à l'autre, autant de détail et d'analyse minutieuse qui permettent d'articuler et de projeter une partition. Sur le métier mozartien, le pédagogue n'hésite pas à souligner par exemple l'importance du contexte à l'époque en particulier, l'essor de l'esthétique Sturm und Drang ; il ne faut donc pas hésiter à jouer Mozart comme un auteur romantique... Chaque

étudiant y vit l'épreuve de l'analyse, de la coopération, du jeu complice ; chacun stimulé par les encouragements des « maîtres », est appelé à se dépasser : heureuse finalité qui s'offre en fin de parcours au public particulièrement comblé lors du cycle des concerts.



CD. D'ailleurs, le pianiste fondateur du festival Verão Clássico, vient de publier chez Paraty un disque original et très personnel au diapason de sa personnalité hors normes. « **Piano seasons** » (Tchaïkovky, Piazzolla, Carrapatoso...). Sur le clavier d'un Steinway, le pianiste explore les climats de plusieurs compositeurs avec ce don versatile et caractérisé dont il cultive le secret. Son Tchaïkovsky déploie mille nuances intimes voire nostalgiques (Les Saisons opus 37 bis) ; son Piazzolla, révélé dans une nouvelle transcription



ose un jeu totalement régénéré, libre, proche de l'improvisation... Enfin, Eurico Carrapatoso (né en 1962) lui permet de revenir en des terres plus personnelles encore, celle de Lisbonne (Quatre dernières saisons). **En concert à Paris, salle Gaveau, le 4 novembre 2015.**

LIRE aussi notre [présentation du festival Verao classica 2015 à Lisbonne](#)

Illustrations : le public du premier festival Verao classico 2015 ; Filipe Pinto-Ribeiro » en concert avec Pascal Moraguès et Gary Hoffmann © F.Pereira 2015